



LES DERVALLIÈRES

# Les Dervallières, histoire d'

À partir de 1956, la construction de la cité des Dervallières répond à une urgence : construire vite pour loger des centaines de familles, sinistrées ou mal logées. Ce chantier, gigantesque pour l'époque, préfigure déjà les futures ZUP du milieu des années 60. Peuplée d'ouvriers, de rapatriés... la cité vit d'abord comme un grand village...

Chézine, est alors propriété du comte de la Brosse (*voir encadré*). Il paraît idéal pour répondre à l'urgence : construire vite !

En 1950, le projet des Dervallières devient un grand projet d'intérêt national et en 1951, il se voit qualifier de "chantier d'expérience". Le projet en effet, est tout à fait nouveau : par son échelle, il dépasse tout ce que l'on a fait jusqu'alors, avec la construction de 2 500 logements. Il prévoit, dès le départ, d'intégrer équipements publics et commerciaux au cœur du quartier. Il s'agit en somme, de construire une ville dans la ville...

"La vétusté du parc de logements, le surpeuplement dans de vieux appartements, l'exode rural qui accompagne le redressement industriel d'après-guerre fondent les arguments d'une politique du logement social produit en quantité selon des

**1943.** À Nantes, les bombardements détruisent la majeure partie du centre-ville. Avec le retour des sinistrés et des réfugiés, les besoins en logement sont énormes. Dès 1947, on évoque l'achat du terrain des Dervallières pour y édifier des logements. Ce site exceptionnel, ouvert sur la vallée de la

méthodes industrialisées.”\* Sous la direction de l’architecte Marcel Fauvraud (futur architecte de Bellevue), la construction des Dervallières préfigure ce que seront, quelques années plus tard, les futures Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP).

**Un parcours long et difficile.** Dès 1952, l’Office Public d’Habitations à Bon Marché (HBM) lance les procédures d’expropriation, la consultation d’architectes, l’étude des financements, etc. Il faudra attendre 1956 pour voir le démarrage des travaux avec la construction d’une première tranche de 1 200 logements. Au total, ce seront 2 650 logements qui, en 1965, formeront la cité des Dervallières : grandes barres autonomes au couloir traversant, pavillons accueillant les familles nombreuses. Mais, si le cadre de verdure est exceptionnel, la disposition des immeubles en revanche, enferme la cité sur elle-même et l’isole physiquement du reste de la ville. En décembre 63, Denise et Jean Joret arrivent dans la cité : “C’était le bonheur ! Nous habitons un deux pièces rue Talensac, sans

### Loïc Amisse, enfant du quartier

Jean et Denise Joret se souviennent bien de Loïc Amisse, actuel entraîneur de l’équipe de foot nantaise.

“Il habitait les bâtiments B... Il a commencé le foot à cinq ans, à l’amicale laïque des Dervallières. Ils se retrouvaient souvent entre copains pour jouer au foot, entre le B2 et le B3, sous le grand arbre. Ils poussaient alors leur cri de ralliement : “Tous au grand arbre !”



En décembre 1963, Denise et Jean Joret arrivent aux Dervallières : “C’était le bonheur ! Nous avons eu la sensation d’un confort total.”

confort. Nous avons attendu notre appartement quatre ans : c’était la crise du logement, on démolissait les taudis, les rapatriés arrivaient d’Algérie, il y avait encore les restes des bombardements... Quand nous sommes arrivés, nous avons eu la sensation d’un confort total, c’était tout neuf, il y avait une salle de bains, une cuisine indépendante, des toilettes dans le logement...” Mado et Jo Aoustin, installés en juillet 63, ont vécu la même attente : “Au bout de quatre ans d’attente, les Dervallières, c’était le grand luxe : de l’espace, du chauffage, du plancher sur les sols, une vraie salle de bains...” La cité alors, est encore en chantier. Les immeubles sortent de terre, l’école est construite, les commerces ouvrent les uns

après les autres, sur la place centrale ou en rez-de-chaussée des bâtiments B : “Il y avait un Famiprix, une charcuterie, un fleuriste, une boulangerie, un tabac, une poissonnerie, une mercerie... Tout ce qui fallait ! C’était très vivant, les gens se retrouvaient comme dans un village” explique Denise Joret. Mado Aoustin elle, se souvient des commerçants ambulants : “Pour le pain, la viande ou le fromage, on se retrouvait en bas des immeubles, j’entends encore l’accent chantant des rapatriés : on en a passé de bons moments ! En fait aux Dervallières, on ne pouvait pas ne pas se rencontrer : à l’école, dans les commerces ou dans l’escalier...”

Dans la cité, un événement rassemble tous les habitants : la kermesse. Organisée par l’amicale laïque jusque dans les années 70, “elle drainait un monde fou, bien au-delà des limites du quartier. On y venait des quartiers voisins, voire de la campagne proche. Pensez ! C’était la plus importante après celle de Procé” se souvient Denise Joret.

**Une cité populaire.** Les Dervallières sont une cité populaire où se côtoient une population ouvrière vivant des chantiers navals ou des entreprises industrielles, des rapatriés d’Algérie, et des fonctionnaires. Jean Joret, traceur de coque aux Chantiers, raconte : “La solidarité est une valeur traditionnelle forte dans le monde ouvrier, comme chez les rapatriés. Il y a eu création de liens très rapidement, et c’est ➔

“Nous avons créé la CSF en 1964 pour faire avancer la vie du quartier.” Mado et Jo Aoustin habitent toujours les Dervallières et continuent de militer pour leur quartier.

# une cité populaire



## HISTOIRES DE QUARTIERS



En 1956, le chantier des Dervallières, grand projet d'intérêt national, est engagé. Une première tranche de mille deux cents logements, sur les deux mille six cent cinquante prévus, est construite.

investissent une ancienne ferme, le Ranch, de l'autre côté du chemin du Massacre pour organiser leurs loisirs de façon "collective et autogérée". Il faudra attendre 1967 pour que s'ouvre la première "maison des jeunes" des Dervallières.

**Le chômage a tout cassé.** "Les solidarités naturelles de la cité sont restées jusque dans les années 75-80. Après, le chômage a tout cassé. Avec lui, a commencé la paupérisation des Dervallières." Les familles Joret et Aoustin soulignent le départ progressif des classes moyennes et la présence importante de familles "assignées à résidence", monoparentales ou issues de l'immigration ; ils signalent la dégradation des bâtiments et de l'environnement, ignorés pendant vingt ans, ainsi que l'enclavement de la cité ; ils rappellent l'augmentation progressive de la délinquance...

Eux, ont choisi de rester, et de continuer à se battre au sein de leurs associations (CSF et CLCV) pour que les Dervallières vivent mieux. "La première restructuration du quartier en 1990 a été importante pour la cité. Aujourd'hui, les projets continuent et c'est bien" concluent-ils.

EMMANUELLE MORIN

\* "Voyage au bout de la ville", Michel Pinson, 1989.

Sources : Équipe de quartier, Archives municipales. "La construction d'un patrimoine, de l'Office Public d'HBM à Nantes Habitat, 1913-1993", MP Halgand, E. Pasquier, 1993.

sur cette solidarité que s'est construit un vrai tissu associatif dans le quartier." Témoin, mai 1968. Une grande partie des habitants est en grève. Le salaire ne rentre pas, il faut pourtant continuer à vivre : "Nous organisons des distributions quotidiennes de nourriture à la maison des jeunes et de la culture du quartier. Nous avions les produits invendus du MIN, ainsi que des légumes apportés par les Paysans Travailleurs de Couëron. La grève a bien duré deux mois : les distributions, elles, ont continué plus longtemps auprès des habitants en difficulté" raconte Jean Joret. Très vite, la vie associative se développe. Dans cette cité encore jeune, il existe peu

d'équipements de quartier et, comme partout, "il y a des choses qui ne vont pas. Nous avons créé la CSF (confédération syndicale des familles) en 1964 pour faire avancer la vie du quartier" rappelle Mado Aoustin. "Mais nous n'avions pas de locaux associatifs. La vie associative était peu reconnue, nous squattions le château pour nous retrouver... De même, il n'existait rien pour les enfants : ni crèche, ni halte-garderie, ni centre de loisirs. Nous avons organisé des activités entre nous, dans le château. Nous avons retapé trois pièces et chacun notre tour, propositions aux enfants du quartier des activités chaque jeudi." Les jeunes du quartier eux,

### Un château au cœur du parc

Avant le XV<sup>e</sup> siècle, le domaine des Dervallières appartenait aux seigneurs de la baronnie de Derval. François de Laval hérite de la propriété, avant de la léguer à Françoise de Dinan, comtesse de Laval. Cette branche des Laval avait un hôtel dans le centre de Nantes (l'actuelle mairie) et une maison de campagne, les Dervallières, s'étendant de la Contrie à la Garotterie et à Carcouët.

De nombreux propriétaires se succèdent à la tête du domaine tout au long des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la propriété passe aux mains des Stapleton, riches

armateurs irlandais, déjà propriétaires de plantations à Saint-Domingue. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les familles de La Rochefoucault, puis Guillet de la Brosse acquièrent les Dervallières. Celle-ci fait construire un château "aux tuffeaux ornés d'armoiries nombreuses" au cœur du parc. En 1950, le domaine devient propriété de la Ville de Nantes. Jean Joret se souvient : "Nous avons souvent demandé la réhabilitation du château : nous voulions y créer un foyer pour les anciens, des salles de réunion pour les habitants, une salle pour les fêtes familiales. Il a été détruit en 1987 : on ne nous a pas demandé notre avis."

